

Le voeu suprême

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 42

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202745>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

RÉDACTION, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

ADMINISTRATION (abonnements, changements d'adresse, etc.), E. Monnet, rue de la Louve, 1.

SERVICE GRATUIT

du Conteur, durant le 4^{me} trimestre de 1905 (du 1^{er} octobre au 31 décembre), à tout abonné nouveau pour l'année 1906.

On inaugure.

Nous partons de la place St-François, dames, demoiselles, messieurs, enfants, dans cinq ou six voitures de tramways, décorées de drapeaux. On dirait une noce villageoise. Tous les gens s'arrêtent à notre passage et nous escortent, un moment, de regards envieux. Ils ont l'air de se dire : « Pour sûr, en voilà qui ne vont pas à un enterrement ! »

Un employé crie :

— Les billets, mesdames et messieurs, les billets !

Et déjà quelques personnes mettent la main à la poche.

— Qu'est-ce que vous faites-là ! exclame un membre de la direction des trams, qui veille à la bonne marche du convoi. Vous savez bien que les invités ne paient pas !

— Ah ! tout ce monde est invité ? observe l'employé, surpris.

— Oui, tout ce monde.

— Bon, alors !

— Il est si rare, aujourd'hui, de n'avoir pas à mettre la main au portemonnaie, fais-je à ma voisine.

— Oui, plaignez-vous, messieurs les journalistes ; pour vous, c'est le contraire qui est vrai. Vous allez partout à « l'œil », comme on dit.

— A l'œil ! à l'œil ! Mais, chère madame, et le compte-rendu ! C'est de la monnaie de singe, peut-être ?

— Je n'ai pas dit cela. Oui, ... c'est vrai, ... il y a le compte-rendu.

Curieux tout de même, nos chers lecteurs et lectrices !

Arrivée à Renens. Tout le monde descend.

— Ah bonjour, vous en êtes aussi ?

— Eh oui. Et en bonne compagnie, vous voyez ; des conseillers d'Etat, des municipaux, de hauts fonctionnaires, toute la finance...

— Et ces dames, donc ?

— C'est le bouquet !

Des prés verts, un bois diapré par l'automne, des murs blancs, des toits rouges, une grande cheminée qui fume, une « sirène » qui salue bruyamment notre arrivée ; ainsi nous apparaît la fabrique.

A l'entrée, dans un costume tout chamarré de galons d'or, un nègre, pas noir, mais, comme ça... nous l'aurions cru en chocolat,

s'il ne nous avait, au passage, salué d'une profonde révérence.

— Oh ! qu'on sent bon, ici ! s'écrie une dame. C'est vrai : on sent le chocolat.

La fabrique, peinte en blanc, légèrement teintée de bleu, très claire, avec ses grandes verrières, d'emblée plaît à l'œil. Et puis, toutes ces machines à faire le chocolat sont si propres, si gracieuses dans leurs formes et dans leurs mouvements. On les regarde accomplir leur œuvre avec un plaisir égal, presque, à celui que l'on éprouve à suivre les doigts agiles d'une jeune fille occupée à quelque travail délicat.

— Mesdames et messieurs, vous voyez ici la fève de cacao ? Regardez-la bien. Vous l'avez vue ?

Passez muscade ! Quelques tours de roue.

— Veuillez vous servir, mesdames et messieurs, voici des fondants délicieux, voici de croquantes tablettes.

Et l'on en fait comme cela douze cents kilos par jour.

Ça ne va pas tout à fait aussi vite et aussi facilement que je vous le dis, mais c'est merveilleux, quand même, merveilleux !

Dans une vaste pièce, décorée de feuillage, et où viendra, demain, s'installer le joyeux essaim des plieuses et des « paqueteuses », des tables sont dressées à l'intention des invités. Vin, thé, chocolat sous toutes les formes, sont là à profusion.

Partout, des pyramides de cartonnages élégants tentent la gourmandise. On est prié de se servir.

A côté de moi, une dame remplit son ridicule — celui des grands jours — de paquets ronds, ovales, carrés, oblongs ; toutes les variétés de la maison sont représentées. Puis, pour garnir les vides et prévenir le ballotement, la dame vide encore dans le sac une assiettée de fondants.

Sa voisine la regarde d'un air effaré. « Ah ? c'est comme ça », se dit-elle bien sûr, car aussitôt elle en fait autant. Il faut se hâter pendant qu'il en reste.

A une autre table, c'est un monsieur qui met à contribution toutes les poches de son pardessus.

En se faufilant à travers cette foule, qui se presse autour des étalages, on éprouve, par-ci par-là, des contacts bizarres et inaccoutumés : angles vifs, surfaces planes ou convexes, molles ou résistantes.

Tout cela, sans doute, c'est la part des enfants qu'on a laissés à la maison. Pauvres enfants ! s'ils ne connaissent pas les attraits, déjà réputés, des chocolats Ribet, ce ne sera pas la faute de leurs parents.

— C'est encore la meilleure des réclames ! nous dit un monsieur qu'on prendrait vraiment pour le « Bon-Enfant » en personne.

Il est certain que c'est une excellente réclame ; un peu coûteuse, par exemple.

Seulement, il ne faut pas faire comme un de nos amis, qui avait, en partant, promis à ses enfants de leur rapporter un peu de chocolat,

et qui ne se souvient de sa promesse qu'au retour, devant sa porte même.

Prestement, il redescend l'escalier, court au magasin, achète un paquet de fondants, et remonte chez lui, tout heureux.

— Eh bien, lui demande sa femme, c'était joli, cette inauguration de la fabrique Ribet ?

— Très joli.

— Vous avez été bien reçus ?

— Admirablement.

— La fabrique est-elle bien installée ?

— Oh ! très bien, très bien, très bien !

— Tu nous as rapporté du chocolat, papa ?

— Oui, mes chéris ; tenez, le voici.

On fait sauter la ficelle, on enlève le papier... c'était une boîte de fondants Suchard.

J. M.

A la montée. — Deux bambins reviennent de l'école. « Je m'étonne, fait l'un, pourquoi la seconde moitié de la leçon est toujours plus longue que la première ? »

— C'est que la grande aiguille de l'horloge a plus de peine à marcher de la demie à l'heure que de l'heure à la demie, puisqu'elle est à la montée.

Le vœu suprême. — David Quignolet à son lit de mort :

— Ecoute, Françoise, si tu te remarques quand j'aurai passé l'arme à gauche, prends le gros Jules de la Capite ; il me redoit nonante-deux francs.

Pèdze à la gare.

François Lemoëlleux rencontre son vieil ami Pèdze devant la gare de Lausanne : « Te bombarde-t-y pas ! C'est encore toi, Pèdze ? Je te croyais reparti. »

— J'ai manqué le convoi.

— De ta belle-mère ?

— Kaisè-tè ! Elle n'est pas encore décidée à s'en aller pour la toute. Je parle du chemin de fer.

— Tu voulais prendre le premier train ?

— Pardine ! Et que j'étais bien à temps. Mais voilà-t-y pas, comme je m'amène tranquillement pour traverser la voie, qu'un employé se met à beugler : « Cet animal ! veut-y pas se faire écraser pour que les C. F. F. paient des rentes à sa bourgeoise ! » Et pi qu'y m'accroche par les pans de mon habit. Naturellement que je me retourne pour lui demander poliment une explication ; mais y traçait déjà après un Anglais. Et quand je me reretourne, cra, cra, cra ! voilà l'express de Genève qui se plante devant mon nez, pendant que, de l'autre côté, mon train siffle et s'embrie sans moi.

Au fond, que je me dis, mieux vaut ça que d'être coupé en deusse. Je vas prendre un verre sur la peur, ensuite j'achèterai un bis-côme pour la Rosalie, ça l'amadouera. Je vais donc m'attabler, et comme j'avais bien le temps, je me mets à pioncer d'un œil, après m'être bien calé l'estomac d'un demi de vieux. Bon, un peu plus tard, je vois qu'il est devenu dix heures. Je me fais : « Si tu veux, pas avoir soif en route, c'est le moment de te réconforter un brin » J'aime pas les mélan-